

# Philie Station

## Saluer la vie

Tous droits de traduction et reproduction réservés pour  
tous pays

© Florence CLERFEUILLE – FADM – 2022

Couverture réalisée par Ntetembua

ISBN 979-10-95023-45-6

— Salut, mec ! Reviens quand tu veux !

Derrière son volant, Alex Grimet arbore un large sourire. Il enclenche la première et démarre, puis donne deux coups de klaxon brefs avant d'agiter son bras par la fenêtre.

Deux semaines qu'il était là, en guest<sup>1</sup> dans le shop de l'une des tatoueuses les plus talentueuses qu'il connaisse. Celle auprès de laquelle il s'est dit un beau jour que oui, c'était possible d'exercer ce métier. Un jour qui lui paraît en même temps très proche et très lointain.

Sa fenêtre est grande ouverte, comme toujours. Il n'y a guère que lorsqu'il pleut ou qu'il fait vraiment froid qu'il la ferme. Rouler sans sentir l'air sur sa peau, ce n'est pas vraiment rouler. En tout cas, pas dans son univers. Son vieux Transporter T4 est bien équipé d'une clim, mais lui ne l'a jamais utilisée.

*De toute façon, ce n'est pas bon pour la planète.*

Accroché au rétroviseur central, un attrape-rêve oscille doucement. C'est le premier motif qu'il s'est fait encre sur la peau. Au milieu de la poitrine. Pour se rappeler de rester vigilant. De ne pas passer à côté de ce qui compte. Il le caresse souvent, d'une main distraite ou au contraire de façon très consciente. Parfois, il pose sa paume dessus et se laisse emporter par les battements de son cœur qui semblent le faire vibrer.

Cinq heures de route l'attendent avant d'arriver à Lyon. C'est là qu'il est né et qu'il a grandi. Là qu'il va retrouver, pour un temps, sa grand-mère Tacko. Le temps

---

<sup>1</sup> Un tatoueur est en « guest » (invité, en anglais) lorsqu'il travaille dans le salon d'un de ses confrères.

de replonger au fond de lui-même et de se remettre à dessiner.

C'est pour ça qu'il a choisi ce mode de vie et d'exercice. Itinérant. En pointillés. Il ne peut pas faire tout le temps la même chose. Il a besoin de fonctionner par phases. Quand il est en guest, il est à fond dans la réalisation. Dans la socialisation, aussi. Mais ça ne peut durer qu'un temps. Il a besoin d'autres périodes plus calmes, plus centrées sur lui-même. Ce sont des moments où il parle peu. Où il s'évade en lui-même, casque antibruit sur les oreilles, penché sur sa tablette graphique.

Tacko ne le dérange jamais. Elle sait. Depuis toujours, ils se comprennent, comme connectés, les yeux outrenoirs de l'un fondant dans ceux de charbon de l'autre. D'ailleurs, ils parlent peu lorsqu'ils sont tous les deux. Alors, quand il ressent un besoin de contacts humains plus conventionnels, Alex va passer une demi-journée dans un lieu public. Sans son casque. Parce qu'il est là pour se relier au monde.

C'est une belle journée pour rouler. Il fait beau, mais pas encore trop chaud. Même pas besoin de partir à l'aube pour profiter de la fraîcheur, comme il le fait en plein été. Il peut prendre son temps. Flâner. Éviter l'autoroute. Laisser ses pensées divaguer.

Déjà, de nouveaux dessins s'invitent dans son esprit. Des flashes qu'il va proposer sur ses réseaux sociaux.

Le terme est vraiment bien choisi : ces motifs lui apparaissent tout d'un coup. Il les voit, littéralement. Comme si quelqu'un, quelque part, lui tendait une feuille ou un écran. Dès lors, il n'a plus qu'à les reproduire. Même s'ils sont fugitifs, ce sont les moments qu'il préfère. Ceux au cours desquels il entre en collision avec ces images. Son cœur bat toujours plus vite. Il se sent relié à... Il ne sait pas quoi, en fait. Ni qui. En tout cas, il se sent augmenté. Universel.

Dans l'autoradio, un vieux CD tourne en boucle : *If...* de Bernard Lavilliers. Avec ce titre dont il ne se lasse jamais : *On the road again*.

« La mer revient toujours au rivage / Dans les blés mûrs y'a des fleurs sauvages / N'y pense plus, tu es de passage. »

Ces mots résonnent dans sa tête. De passage, c'est ainsi qu'il se sent de plus en plus. Et pas seulement parce qu'avec son van, il avale des kilomètres. Plutôt parce qu'il a une conscience aiguë de l'insignifiance d'une vie humaine au regard de celle d'une planète.

Une image de la Terre éventrée, en forme de fleur étendant ses pétales, apparaît dans son esprit. Un flash qu'il ne proposera à personne.

*Celui-là, il est pour moi !*

Le tout premier tatouage qu'il a réalisé lui revient en tête. Il se l'est fait lui-même au-dessus de la cheville. Jusque-là, il s'était entraîné sur des agrumes. De toutes les tailles, pour apprivoiser aussi les difficultés liées à l'arrondi du support. Cela avait été une période euphorique. Il savait qu'il était au bon endroit, qu'il faisait ce qui était bon pour lui.

Sa grand-mère l'observait avec un regard dubitatif, mais ne faisait pas de commentaires. Elle-même avait de petits tatouages de chaque côté de la bouche. Une succession de points dessinant un triangle. Quelque chose d'assez courant dans l'ethnie peule. Mais elle n'avait jamais vu de machines comme celle qu'Alex avait achetée.

Aujourd'hui, il lui montre tous ses dessins. Qu'ils aient été adoptés par quelqu'un ou pas. Elle ne dit rien, alors il faut être attentif au moindre mouvement de son visage. Un froncement de nez, l'amorce d'un sourire, un sourcil qui se lève. Lorsqu'elle passe ses doigts sur les traits, il sait qu'il l'a touchée au cœur. C'est sa façon à elle de s'approprier une image. De la mémoriser.

Lui-même n'a ce genre de geste que pour son attrape-rêve. Un héritage de sa grand-mère ?

*Je n'avais jamais fait le rapprochement...*

À l'idée de la retrouver dans quelques heures, un sourire fleurit sur les lèvres du jeune homme. Depuis qu'elle a rejoint la France, alors qu'il n'avait que 5 ans, Tacko est le centre de son univers. Le roc sur lequel il s'appuie. La source à laquelle il s'abreuve. L'âme qui fait briller la sienne. C'est grâce à elle qu'il est devenu la personne qu'il est. C'est pour elle qu'il a à cœur de grandir en sagesse.

Le jour où il tombera amoureux, si elle ne valide pas ses sentiments d'une façon ou d'une autre, il sait qu'il coupera court. Personne ne peut faire partie de sa vie sans l'aval de sa grand-mère. Elle est le trait d'union entre ses ancêtres et lui. Celle qui lui transmet toute leur force de pasteurs nomades. Hors de question de briser ce lien séculaire.

À Lyon, Tacko Niane s'est attelée à la préparation d'un couscous. Semoule de maïs, légumes, poulet : le retour de son petit-fils mérite bien ce repas traditionnel de son pays natal. À 78 ans, la vieille dame se porte comme un charme. Elle a toujours cette silhouette longiligne et ce port de tête altier caractéristiques de son ethnie. Malgré sa petite taille, elle en impose. Par sa prestance et son regard. Sa force de caractère est tangible.

Quand sa fille a eu besoin d'elle, il y a dix-huit ans, elle n'a pas hésité une seconde. Elle a quitté la Guinée pour la France. Sira était sa plus jeune enfant, arrivée bien après les cinq précédents. Une naissance improbable, alors que Tacko aurait déjà pu être grand-mère, et qui avait entraîné entre elles deux une relation particulière.

La vieille dame se remémore ce jour néfaste où sa fille lui a annoncé qu'elle partait pour la France.

— Guy va bientôt rentrer dans son pays.

Elle avait acquiescé, de ce claquement de langue qui lui était habituel. Elle savait bien que le Français allait partir un jour. Sa fille aussi le savait. Les expatriés, quel que fût l'organisme, gouvernemental ou non, qui les employait, ne s'éternisaient jamais dans leur pays. Déjà bien beau s'ils y restaient plusieurs années. C'était dans l'ordre des choses.

— Tu reviendras à la maison, avait-elle simplement dit.

Mais Sira avait secoué la tête.

— Je vais partir avec lui. Il va m'épouser.

Sourcils levés, bouche ouverte, Tacko n'avait rien trouvé à répondre. Comment réagir quand le sol s'ouvre sous vos pieds ? Quand vous sentez votre cœur s'arrêter et vos poumons se vider de tout l'air qu'ils contiennent ?

Sira avait baissé les yeux, incapable de supporter plus longtemps l'outrenoir égaré de ceux de sa mère. Elle-même ne partirait pas de gaieté de cœur. Et pourtant, elle serait avec l'homme qui lui avait tout donné. Qui l'avait accueillie chez lui et la chérissait chaque jour. Mais quitter sa terre serait une déchirure. Quitter sa mère un arrachement.

Alors, cette dernière, comment pourrait-elle y survivre ?

L'abolement d'un chien, quelque part, avait fait sursauter Tacko et lui avait fait reprendre conscience de ce qui se passait.

Sira n'était pas encore partie. Elle était là, bel et bien devant elle. Toujours aussi proche. Pourquoi s'inquiéter de l'avenir, alors qu'elle avait la meilleure des filles ? Et puis... Les Français, elle avait appris à les connaître. Ils parlaient beaucoup, mais leurs actes n'étaient pas toujours à la hauteur de leurs paroles. Ce Guy allait-il vraiment épouser la perle de ses vieux jours ? L'emmènerait-il vraiment loin d'elle ?

Au fond de son cœur, et malgré tout l'amour qu'elle portait à sa fille, Tacko espérait bien que non.

Mais les jours avaient passé, sans aucun retour en arrière. Un soir, le Français était venu avec Sira jusqu'à sa petite maison dans la banlieue de Conakry. Tous deux souriaient à pleines dents en exhibant un anneau de métal à leur main gauche : ils s'étaient mariés le jour même au consulat de France. Et la date de leur départ avait été fixée.

Dès lors, Tacko s'était refermée comme une fleur d'hibiscus à la tombée du jour. Elle avait fait disparaître cette part d'elle-même qui n'existait que pour sa dernière enfant. Il en allait de sa survie à elle.

Une longue période nimbée de brouillard avait suivi le départ de Sira pour la France. La vieille femme ne s'en souviendrait jamais vraiment. Comme si elle s'était

suffisamment retirée du monde pour n'en ressentir que quelques effleurements distraits.

La seule chose qui avait réussi à surnager dans cet océan de quasi-anesthésie était la naissance de son petit-fils Alex.

Apprendre que Sira allait devenir mère à son tour avait été une grande satisfaction. La certitude que leur lignée allait se poursuivre. Mais savoir que son enfant allait voir le jour en France, sans que la future maman ait pu bénéficier des encouragements de ses sœurs et de ses cousines, avait été une souffrance. Une de plus. Et puis, comment Sira allait-elle pouvoir élever son premier-né si loin de sa communauté, seule dans un pays étranger ?

La jeune femme avait rassuré Tacko : elle savait s'occuper d'un jeune enfant. Depuis longtemps, elle avait acquis les gestes ancestraux. Et puis, à Lyon, où elle vivait désormais, elle avait rencontré quelques femmes guinéennes. Elle n'était pas totalement seule.

Des photos avaient suivi. Qui arrivaient par la poste. Sira avec le bébé, juste après sa naissance. L'enfant dans son dos, emmailloté dans un pagne. À plat ventre sur un tapis. Assis sur ce même tapis, un morceau de banane dans la main. Le petit garçon avait la peau claire. Pas autant que le Français, mais tout de même. Ses yeux noirs ressortaient d'autant plus dans son petit visage sérieux.

Et puis, les courriers s'étaient espacés. Il y avait eu une photo pour le premier anniversaire d'Alex. Pour le deuxième. Et le troisième. Puis plus rien.

Tacko avait trouvé le moyen de se procurer l'un de ces nouveaux téléphones qui n'avaient pas de fil et elle avait appelé en France. La voix de Sira lui avait paru très différente du souvenir qu'elle en gardait, mais ces appareils la transformaient peut-être. Tout de suite, elle avait demandé des nouvelles du petit. Allait-il bien ? Pourquoi n'y avait-il plus de photos ? Pouvait-elle lui parler ? Entendre sa voix, au moins ?



Elle n'avait cessé de poser des questions, ne laissant même pas à sa fille le temps de répondre. C'était plus fort qu'elle. Un raz-de-marée de mots qui se bousculaient sur sa langue, pressés de traverser les terres et la mer pour atteindre Lyon.

Sira n'avait prononcé que quelques mots, la rassurant sur le fait que tout allait bien, avant de mettre fin à la conversation : elle devait partir. Mais elle avait promis qu'elle appellerait désormais. Et la douceur était revenue dans les jours de Tacko.

Jusqu'à cet appel, le 7 juin 2004.

En voyant le nom de sa fille s'afficher sur le minuscule écran de son téléphone, comme à chaque fois, Tacko avait senti un regain d'énergie l'envahir. Leurs échanges ne duraient jamais très longtemps (les communications coûtaient trop cher), mais ils la nourrissaient pour de longues, d'interminables semaines. Alors, c'était d'une voix enjouée qu'elle avait répondu. Mais son entrain avait été douché par la première phrase qu'elle avait entendue.

— Neene, j'ai des problèmes.

— Des problèmes comment ?

— Je vais déménager.

Tacko s'était contentée du claquement de langue qui lui servait d'acquiescement. Changer de maison, cela pouvait être compliqué. Elle-même avait connu cela à plusieurs reprises dans sa vie. Mais on finissait toujours par se débrouiller.

— Je...

Sira avait l'air d'avoir du mal à trouver ses mots.

— Je dois partir avec Alex.

— Et le Français ?

Jamais elle n'avait réussi à appeler cet homme par son prénom.

— Il... Je ne peux pas rester avec lui, Neene. Il est dangereux. Il me fait peur...

Les derniers mots avaient été prononcés tout bas. Ils s'étaient faufilés comme une caresse jusqu'aux oreilles de Tacko. Mais une caresse empoisonnée.

— Je ne sais pas quand je pourrai t'appeler de nouveau. En attendant, surtout, n'appelle pas à la maison !

— Mais où vas-tu ? Tu pars seule ? Tu as besoin d'aide ? Qu'est-ce que je peux faire ?

— Je pars avec Alex. Dans un foyer. Je te dirai. Ne t'inquiète pas.

Et sans plus de précisions, elle avait raccroché.

Son téléphone muet dans la main, Tacko s'était obligée au calme. Tout irait bien pour Sira. Forcément. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sa dernière-née avait fait des études ; elle avait travaillé pour les Français, avant de partir avec l'un d'entre eux. Elle vivait depuis sept ans dans le pays de son mari. Bien sûr qu'elle se débrouillerait !

Malgré tout, de sombres pensées l'avaient accompagnée les jours suivants. Des signes de mauvais présages...

Alors, quand un numéro inconnu s'était affiché sur son téléphone et que la voix de Sira avait retenti dans son oreille, elle n'avait pas pu s'empêcher de remercier Allah. Au moins, sa fille était vivante.

Cette fois, elles avaient passé de longues minutes à se parler. La jeune femme avait pris le temps d'expliquer sa situation à sa mère. Comment, dès son arrivée en France, le comportement de Guy envers elle avait changé. L'homme s'était mis à la surveiller de plus en plus. Avait exigé qu'ils aient un enfant le plus vite possible, puis qu'elle abandonne son tout nouvel emploi dès qu'elle s'était retrouvée enceinte.

— Je pouvais juste sortir pour faire les courses. Il contrôlait tout.

À la naissance d'Alex, occupée par son bébé, Sira avait cru à un bonheur retrouvé. Certes, son mari ne la quittait pas du regard et n'était plus attentionné comme avant, mais son fils suffisait à son bonheur. À moins que quelque chose, en elle, refuse de voir à quel point l'homme à ses côtés était devenu toxique...

En tout cas, le sourire qu'elle arborait lorsqu'elle s'occupait de son enfant n'avait pas tardé à déclencher la colère de Guy.

— Lâche ce morveux ! Occupe-toi plutôt de ton mari ! Ses exigences n'avaient cessé d'augmenter et, quelle que fût sa bonne volonté, Sira n'arrivait jamais à le satisfaire complètement.

Alors, les coups avaient commencé à tomber.

Il lui en avait fallu, du temps et du courage, pour commencer à se dire que ce comportement n'était pas normal : Alex allait déjà à l'école maternelle. Un jour où Guy s'était acharné sur elle, criblant son ventre de coups

de pied, elle était arrivée tremblante dans la salle de classe où son fils l'attendait. Le pas haché par la douleur.

Quand Alex s'était précipité vers elle, l'enserrant de ses petits bras, elle n'avait pas pu retenir un gémissement en se pliant en deux.

La maîtresse et la dame de la garderie s'étaient précipitées et l'avaient fait asseoir. Elles lui avaient apporté un verre d'eau, dont elle avait bu quelques gorgées sous le regard anormalement sérieux de son fils qui ne disait mot.

— Papa s'est énervé ? avait chuchoté le petit garçon, trop fort pour que les deux femmes ne l'entendent pas.

Elles avaient questionné Sira. Celle-ci ne savait pas trop quoi dire. Quand elles avaient explicitement demandé si son mari la frappait, elle s'était contentée de baisser les yeux, gênée. Un homme qui bat sa femme, quoi de plus normal ? Pourquoi en parler ?

D'après ces femmes, normal, justement, cela ne l'était pas. Mais Sira pouvait-elle les croire ?

La confiance avait mis du temps à s'installer, mais l'institutrice avait tenu bon. Elle avait déjà accompagné une mère victime de violences conjugales ; elle connaissait une structure qui pouvait aider la jeune femme. L'accueillir le temps qu'il faudrait. Lui permettre de se libérer de son bourreau. Mais elle savait aussi que l'emprise ne pouvait pas disparaître dans un claquement de doigts.

Petit à petit, Sira avait réussi à économiser un peu sur l'argent des courses. Elle s'était faite la plus conciliante possible pour que son mari n'ait pas le moindre soupçon. Repéré où se trouvaient les indispensables papiers d'identité dont elle aurait besoin pour son fils et elle.

Et le 7 juin 2004, après le départ de Guy pour son travail, elle avait rassemblé quelques affaires, appelé sa mère pour la prévenir, et était passée chercher Alex à l'école.

Elle avait repris sa liberté.

Le foyer dans lequel elle avait trouvé refuge l'avait aidée à tout reprendre en main. Inscire Alex dans une autre école pour que son père ne puisse pas les retrouver à celle que l'enfant fréquentait auparavant, et trouver du travail. Sira faisait désormais des ménages, tôt le matin et tard le soir. Les autres femmes hébergées sur place surveillaient son fils en son absence. Mais cela ne pouvait pas durer éternellement.

Alors, elle avait demandé à Tacko de venir.

Celle-ci n'en avait d'abord pas cru ses oreilles. Elle, aller en France ? Et pourquoi sa fille ne reviendrait-elle pas à Conakry ? Mais Sira ne l'entendait pas ainsi : elle voulait le meilleur pour son fils. Qu'il grandisse et étudie en France. Après tout, il était français. Et elle-même, après ce qu'elle avait enduré, méritait bien aussi de s'épanouir dans ce pays. Mais pour le faire en toute quiétude, et surtout sans rien devoir à personne sur place, elle avait besoin de celle qui l'avait mise au monde.

Tacko avait fait une demande de passeport, puis de visa. Et elle avait rejoint Sira et Alex. Comment aurait-elle pu ne pas accepter de rencontrer enfin son petit-fils ?

D'y repenser, elle se sent enveloppée de douceur. Son cœur frétille de reconnaissance.

Dans quelques heures, Alex sera là...

— Bonjour, Pati !

Comme à chacun de ses retours, l'entrée d'Alex dans l'appartement de sa grand-mère s'apparente à une explosion de lumière et de chaleur. Pourtant, la vieille femme sourit à peine. Depuis de longues années déjà, elle, qui pouvait avoir la volubilité et l'éclat du vif-argent n'est plus que retenue et silence. La vie l'a figée dans une espèce d'immobilité d'expression dont son petit-fils n'a cure : il la prend dans ses bras et la serre contre son cœur.

Dès la première fois qu'il l'a vue, il a eu ce geste. À l'époque, du haut de ses 5 ans, il n'avait pu enserrer que ses jambes. Et puis, au fil du temps, ses bras, comme son corps tout entier, ayant gagné en taille et en force, il s'est hissé le long de Tacko. Désormais, il la dépasse d'une tête et il a l'impression d'avoir affaire à une petite fille tant elle lui paraît menue.

Plusieurs allers-retours sont nécessaires pour que le jeune homme décharge ses bagages. Pourtant, le plus gros de son matériel de tatouage reste dans le VW. Lorsqu'enfin, il a terminé, l'odeur caractéristique du couscous de maïs vient lui chatouiller les narines. Il sourit.

— J'en étais sûr !

Sa grand-mère l'interroge d'un sourcil levé.

— J'étais sûr que tu aurais préparé du couscous.

Et elle est sûre que ce faisant, elle lui a fait plaisir : son œil qui pétille en atteste. Alex aime ce plat. Peut-être l'un des premiers qu'elle ait cuisinés pour lui. Il doit porter en son sein les réminiscences du cocon d'amour qu'elle a tout de suite su créer pour le petit garçon qu'il était alors. Pour lui, ce n'est pas de la nourriture, ce sont des endorphines à haute dose. Un shoot de bonheur qui le remplit de force.

Tout au plaisir de la dégustation, le jeune homme ne remarque pas tout de suite la lenteur de mastication de sa grand-mère. Mais lorsqu'il se recule sur sa chaise avec un soupir d'aise, devant son assiette vide, il se rend compte que celle de Tacko est encore à moitié pleine.

*On dirait bien que j'ai mangé encore plus vite que d'habitude...*

— Tu en veux plus ? demande-t-elle.

— Ah oui, avec plaisir ! Mais reste assise, je vais me servir.

La vieille femme fronce les sourcils : est-ce qu'il s'imaginerait qu'elle n'est même plus capable de jouer son rôle de maîtresse de maison ? Mais trop tard : Alex est déjà debout. Il est vif, ce petit. Et elle de plus en plus vieille.

La seconde portion de couscous disparaît aussi vite que la première dans l'estomac du jeune homme. Et Tacko n'a toujours pas terminé la sienne. Cette fois, il la regarde plus attentivement.

— T'as un problème ? demande-t-il. On dirait que t'as du mal à manger.

Un haussement d'épaules lui répond. Et c'est suffisant pour qu'il s'inquiète : si tout allait bien, sa grand-mère aurait nié avec la plus grande énergie avoir le moindre souci.

— Qu'est-ce qui se passe exactement ? T'as mal aux dents ?

*Est-ce qu'elle a déjà vu un dentiste ?*

La question traverse son esprit tel un météore. Accompagnée de l'image d'un flash : une bouche grande ouverte, avec toutes ses dents, et au fond une lchette en forme de cœur.

Tacko secoue la tête.

— Mal, non. Mais c'est enflé. Ça me gêne.

— Fais voir.

La vieille femme secoue la tête. Qu'est-ce que c'est que cette idée ? Comme si Alex était médecin ! Mais le jeune homme est déjà à côté d'elle. Et il insiste.

— Allez, fais voir.

Tacko finit par obtempérer. Son petit-fils démarre la fonction torche de son smartphone et le braque sur elle.

— Ah oui, quand même !

Le long de la mandibule, une grosseur s'étale sur plusieurs centimètres, repoussant la langue sur le côté opposé. Pourtant, les dents ont l'air saines. Un abcès ?

— Je peux toucher ?

La vieille femme, toujours bouche ouverte, abaisse les paupières pour acquiescer.

— Tu me dis si je te fais mal.

Nouveau mouvement des paupières. Alex appuie délicatement sur le renflement. La texture est lisse, la densité compacte.

*Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Ça n'a pas pu arriver en quelques jours...*

— Et t'as ça depuis quand ?

— Je ne sais pas. C'est venu petit à petit. Au début, je n'y ai pas fait attention.

— Mais tu dirais que ça a commencé quand ?

Tacko réfléchit.

— La dernière fois que tu es parti.

Plus d'un mois auparavant.

— Et t'as vu le médecin ?

Comme si c'était dans les habitudes de sa grand-mère ! D'ailleurs, celle-ci lève les yeux au ciel.

— OK. Je te prends rendez-vous.

Et aussitôt, il ouvre l'application Doctolib sur son smartphone. Lui-même ne va pas souvent chez le médecin, mais bon, il en connaît un chez qui il pourra accompagner Tacko.

En quelques clics, l'affaire est entendue. Alex sourit, satisfait. Sa grand-mère dodeline de la tête : c'est le signe qu'elle l'est moins. Mais le jeune homme s'en fiche : ce qui compte, c'est qu'un professionnel de santé voie ce truc qu'elle a dans la bouche. Et l'en débarrasse. Parce que ça



la gêne, elle l'a reconnu. Difficile de faire autrement, de toute façon ! C'était évident. Et logique, vu la taille de l'engin. À cet endroit-là, la moindre aspérité, même de la taille d'une fourmi, paraît gigantesque. Alors sur plusieurs centimètres...

Et puis, si rien n'est fait, il y a de grandes chances que ça continue à grossir. Elle l'a dit elle-même : c'est venu petit à petit. Pourquoi ça s'arrêterait maintenant ?

Alex sent une pointe d'inquiétude lui lacérer la poitrine. Juste derrière son attrape-rêve. Il n'aime pas ce qu'il a vu.

Il aime encore moins que sa grand-mère fuie son regard, se levant pour débarrasser les assiettes. Mais une notification de son téléphone détourne son attention. C'est un SMS de Claire, sa meilleure amie.

*Salut, beau gosse. De retour au bercail ?*

Aussitôt, il répond.

*Yo.*

Un nouveau bip retentit presque aussitôt.

*Dispo pour un verre ?*

*Toujours !*

Et avant d'en savoir plus, Alex se lève.

— Pati, je sors. Je vais voir Claire !

C'est avec soulagement que Tacko entend claquer la porte de l'appartement. La jeunesse a besoin de jeunesse. Même si Alex lui manque quand elle ne le voit pas pendant longtemps, elle n'aime pas qu'il passe ses soirées avec elle. Surtout quand, comme aujourd'hui, elle a l'impression de ne plus rien maîtriser du tout.

Cela a commencé avec cette chose, qui s'est mise à envahir sa bouche il y a plusieurs semaines. D'abord, elle n'y a pas fait attention plus que ça. Ce n'est pas son genre. Elle est dure à la douleur. Elle l'a toujours été. Alors, une grosseur qui ne fait même pas mal... Pourquoi s'en préoccuper ? Elle finirait bien par repartir, tout comme elle était venue. Mais il semblerait bien que non...

La chose (parce qu'elle la ressent vraiment comme une entité particulière, une créature indépendante d'elle-même) s'est développée. Elle est en train de coloniser tout l'espace disponible. Tacko la sent ramper, grignoter, phagocyter. Et ce n'est pas bon.

Elle aurait voulu faire comme si de rien n'était. Traiter la chose par le mépris. Mais Alex a vu. Alex a compris.

Désormais, la chose existe aux yeux du monde.

La vieille femme soupire. Ce rendez-vous chez le médecin ne lui dit rien qui vaille. Elle n'en attend rien de bon. Mais puisqu'Allah a voulu que son petit-fils prenne les choses en main, il n'y a plus qu'à accepter. Qu'à laisser son destin s'accomplir.

Qu'Alex profite de sa soirée. Et des suivantes. Quoi qu'il arrive, Claire sera là pour lui. Tacko le sait. Elle connaît la jeune femme : ces deux-là ont grandi ensemble, ils se connaissent depuis l'école primaire. Inséparables, ils se connaissent par cœur.

Un temps, la vieille femme a bien cru qu'ils deviendraient plus que des amis. Mais non. Ils ont conservé cette drôle de relation qu'elle n'arrive pas vraiment à comprendre, dans laquelle un homme et une femme peuvent dormir dans le même lit sans qu'il soit question de sexe entre eux.

Certaines habitudes françaises lui sont toujours restées hermétiques.

En tout cas, ce soir, elle est contente que Claire se soit manifestée.

Deux jours ont passé. Debout dans le métro, la main accrochée à la barre rouge près de laquelle sa grand-mère est assise, Alex laisse rêveusement son regard flâner sur les autres passagers de la rame. Les tenues légères sont de sortie ; les peaux sont plus visibles, les tatouages qui les recouvrent aussi. Il aime cette saison où le travail de ses confrères, comme le sien, prend toute sa place dans l'espace.

En temps normal, il scannerait toutes ces peaux au laser, détaillant les styles et les époques. Mais aujourd'hui, il n'a pas la tête à ça. La grosseur qui est apparue dans la bouche de Tacko a aussi envahi son cerveau. Il ne pense plus qu'à elle. Ce qu'elle fait là. Pourquoi elle est arrivée. Ce qu'elle veut dire. Comment la faire disparaître...

Parce qu'elle doit disparaître. Il ne peut pas en être autrement. Elle ne peut pas continuer à se développer.

Des images de boursouflures hideuses apparaissent dans son esprit. Il grimace : celles-là ne se transformeront jamais en flashes.

L'approche de leur arrêt fait se lever Tacko, et Alex renoue avec le présent. Il attrape le bras de sa grand-mère, qui lui lance un regard noir tout en se laissant faire. Elle ne veut pas se faire remarquer, alors elle ne dit rien, mais ses yeux parlent pour elle. « Je n'ai pas besoin d'aide ! » crient-ils. Le jeune homme fait comme si de rien n'était et l'entraîne vers la sortie.

Dans la salle d'attente du médecin, trois personnes sont assises. Alex vérifie l'heure sur son smartphone : ils ont dix minutes d'avance.

*Trois personnes en dix minutes, c'est mission impossible. On n'est pas sortis...*

Effectivement, il se passe plus d'une heure avant que le nom de Tacko résonne dans la pièce.

La vieille femme se lève prestement et s'avance, bien droite, dans le cabinet.

— Alors, dites-moi ce qui vous amène.

La voyant chercher ses mots, Alex prend la parole. Il est pressé de savoir.

— Elle a une grosseur dans la bouche.

Le docteur pose quelques questions supplémentaires, puis se lève et entraîne Tacko vers la table d'auscultation.

— Vous devriez aller voir un dentiste, dit-il finalement.

— Mais ses dents n'ont pas de problème, intervient le jeune homme.

— Je ne serais pas aussi affirmatif. Il n'y a rien de visible, en effet, mais je ne suis pas spécialiste.

Alex soupire. C'était donc un coup pour rien... Il va falloir enchaîner avec un autre rendez-vous. Quand ? Il est bien conscient d'avoir eu de la chance en ayant pu voir le médecin aussi vite. Une annulation de dernière minute, sans doute. Mais on ne peut pas gagner à tous les coups.

— Vous avez un dentiste habituel ? insiste le généraliste.

— Moi oui, répond le jeune homme. Mais...

— Non, intervient Tacko. Je n'en ai pas besoin.

— Alors, je vais vous prendre rendez-vous.

S'ensuivent quelques minutes pendant lesquelles le médecin cherche dans son agenda avant de prendre son téléphone.

— Demain, 17 h. C'est possible ?

Alex hoche la tête. Il se débrouillera. Plus tôt ils sauront de quoi il retourne, mieux ce sera.

Le lendemain, c'est une Tacko toujours aussi muette qui se présente chez le dentiste. Mais cette fois, le professionnel n'a même pas de question à poser : il sait

pourquoi elle est là. Le médecin lui a tout expliqué. La vieille femme s'installe sans rechigner sur le fauteuil et semble se plier de bonne grâce aux injonctions qui lui sont faites.

— Vous avez mal ?

— Non.

L'homme repose ses instruments. Semble chercher ses mots.

— Vos dents sont en bon état. Il y a un peu de tartre, rien de bien méchant. On va s'en occuper tout de suite.

Alex fronce les sourcils.

*Mais. Je sens qu'il y a un mais...*

— En ce qui concerne cette grosseur qui est apparue... Il va falloir faire une biopsie. Pour en déterminer la nature.

La vieille femme ne réagit pas. Ou si peu. Elle se contente de hocher la tête. Le jeune homme, lui, a l'impression de s'écrouler. Heureusement qu'il est assis sur une chaise ! Biopsie. Le mot a beau glisser sur la langue avec douceur, il n'en représente pas moins une menace. La perspective d'une éventuelle « longue maladie » comme on dit pudiquement. D'un cancer, quoi. Autant appeler un chat un chat : on ne monte pas sur un ring en fermant les yeux.

Tandis que les bruits liés au détartrage retentissent dans la pièce, l'esprit d'Alex se met à mouliner à toute vitesse.

Tacko est sa seule famille. La seule qui compte, en tout cas. À l'idée de la perdre, il...

*Je ne veux même pas y penser, en fait !*

Alors, il s'impose de faire le vide. Se concentre sur sa respiration, les yeux fixés sur ses chaussures. Inspirer, expirer. Inspirer, expirer. Pour l'instant, tout va bien. Repousser la panique qui n'attend qu'une demi-seconde d'inattention de sa part pour l'envahir. Tenir l'anxiété à distance. Après ce rendez-vous, ils vont rentrer chez eux.

Peut-être que sur le trajet, ils vont s'arrêter quelque part pour boire une bière en terrasse. Tacko accepte parfois de l'accompagner.

Quelque chose lui dit qu'après ce mot missile, sa grand-mère ne va rien lui refuser.

Elle a fait genre : « Ce n'est pas grave », ou même : « Je n'ai pas compris de quoi il s'agit », mais il est sûr qu'il n'en est rien, en fait. Que si elle n'a rien dit, c'est qu'elle savait déjà. Qu'elle avait déjà compris. De tout temps, ses intuitions ont impressionné le jeune homme. Très vite, il s'est dit qu'elle était un peu sorcière. Une sorcière blanche. Celles qui n'utilisent leurs pouvoirs que pour faire le bien autour d'elle. Qui savent consoler et soigner.

Enfin, de là à pouvoir agir sur un cancer...

Alex relève les yeux. S'arrête sur la main fine posée sur l'accoudoir du fauteuil. La peau noire sur laquelle des veines saillantes se dessinent. Un nouveau flash lui apparaît : l'image d'une main ouverte, dans la paume de laquelle une rose a poussé. Une rose violette à liseré jaune. Ce sont les couleurs préférées de sa grand-mère.

Encore une fois, c'est le professionnel de santé, le dentiste en l'occurrence, qui a pris rendez-vous. Dans le service de stomatologie et de chirurgie maxillo-faciale de l'hôpital Édouard Herriot. Encore une fois, Alex a accompagné sa grand-mère. Autant qu'il l'a pu, c'est-à-dire pas jusqu'à la salle d'intervention. Il ne sait pas s'il doit le regretter. Une part de lui aurait voulu rester avec Tacko, mais une autre n'avait aucune envie de voir des mains étrangères s'affairer dans sa bouche.

Parfois, c'est plus simple de ne pas avoir le choix.

En tout cas, maintenant, il faut attendre. Une dizaine de jours.

La vieille femme ne dit rien. Ne parle pas de ce qui se passe. C'est comme si elle n'était pas concernée. Assis à la table du dîner, occupé à répondre aux commentaires sur ses réseaux sociaux, Alex l'observe par intermittence. Elle s'affaire en cuisine. C'est sa fierté. Son domaine réservé. Elle n'a jamais laissé personne intervenir dans cette pièce. Claire a tenté à de multiples reprises de s'y faire une petite place. Impossible.

Si elle veut cuisiner pour Tacko, elle doit le faire ailleurs et apporter ensuite le fruit de son travail. Même chose pour Alex. Il a maintes fois argumenté que lui aussi était chez lui dans cet appartement, mais rien n'y a fait. Un sourire lui échappe à cette pensée. Au souvenir de ces accrochages devenus rituels. Il mettra la table. Fera la vaisselle. Mais pour le reste, rien à faire.

De temps en temps, il tente sa chance malgré tout. Plus pour le plaisir de recevoir l'un de ces regards noirs accompagnés d'un claquement de langue dont sa grand-mère a le secret que par velléité de cuisiner.

Il y a de petits bonheurs comme celui-là qui vous enchantent une journée entière !

Quand la sonnette retentit, le jeune homme se lève d'un bond. Pressé d'accueillir son amie d'enfance.

— J'ai apporté le dessert, annonce la jeune femme en faisant une bise à Tacko.

Cette dernière se contente d'un hochement de tête. Évidemment que Claire a apporté le dessert : elle le fait à chaque fois depuis ses débuts dans la pâtisserie, à 16 ans. Au départ, c'était surtout pour s'exercer, mettre ses leçons en pratique, améliorer son coup de main. Aujourd'hui qu'elle officie dans un restaurant coté du centre-ville, il s'agit plus pour elle de tester de nouvelles recettes. Les réactions de la vieille femme, dont la culture d'origine est très éloignée de ses réalisations, sont particulièrement intéressantes pour elle.

— Tu vas bien ? demande-t-elle.

Tacko lève les sourcils, puis hausse les épaules.

— Oui, répond-elle sobrement.

Elle se doute bien de ce qui se cache derrière cette question anodine. Alex a dû lui parler de cet examen qu'elle vient de subir. Une biopsie. Avant que le dentiste ne le prononce devant elle, elle n'avait jamais entendu ce mot. Alors, il ne l'a pas effrayée. Pas plus, d'ailleurs, après qu'on lui a expliqué en quoi cette pratique consistait et pourquoi on allait en passer par là. À son âge, de toute façon, il n'y a plus grand-chose qui lui fait peur.

Elle a juste la sensation d'être montée sur l'un de ces escaliers qui avancent tout seuls. Et seul Allah sait où il va la mener.

En attendant, elle profite de la présence de son petit-fils et de son amie. Elle aime quand ils sont là tous les deux. Ils mettent de la vie dans sa maison. Ils lui rappellent qu'elle n'est qu'un maillon dans une longue chaîne qui relie tous ses ancêtres au présent et au futur. Un maillon qui a largement fait son temps et qui passera le relais sans regret.



Enfin, si, juste un : elle aurait aimé voir Alex fonder une famille.

Le jeune homme, de son côté, a du mal à supporter l'attitude de sa grand-mère. Cette façon qu'elle a d'agir comme si de rien n'était. Comme avant. Alors, quand il n'en peut plus, il s'empare d'un tote bag et y glisse son ordinateur portable, son casque antibruit, sa tablette graphique...

— Je vais travailler, annonce-t-il en quittant l'appartement.

En fait, il a surtout besoin de prendre l'air. Mais dessiner devrait aussi lui permettre de s'évader. En plus de préparer son prochain déplacement.

Claire lui a parlé d'un nouvel espace de coworking qui a ouvert récemment. Elle-même ne les fréquente absolument pas ; elle est passée devant par hasard. Un kakemono placé sur le trottoir a attiré son attention. Alors, elle est entrée pour voir à quoi cet endroit ressemblait : elle sait qu'Alex est toujours à l'affût de nouveaux lieux où se poser pendant quelques heures.

Cela s'appelle Philie Station. Drôle de nom ! Le jeune homme est curieux d'en savoir plus.

Dès l'entrée, il est séduit. Son amie lui avait bien précisé qu'il risquait d'être déconcerté en se retrouvant face à un bar, mais elle avait omis de parler des couleurs des murs et de l'ameublement. Tout est lumineux, chaud, accueillant. Le jeune homme se sent tout de suite à l'aise.

Debout derrière le bar, un homme d'une cinquantaine d'années le regarde approcher, un sourire de bienvenue sur le visage.

— Bonjour ! Je peux vous aider ?

— Sûrement. En m'expliquant comment les choses fonctionnent ici, par exemple.

— C'est le coworking qui vous intéresse ?

— Oui.

— Alors, je vous appelle la responsable.

Quelques phrases échangées plus tard, l'homme replace son smartphone dans la poche arrière de son jean.

— Elle arrive. Je peux vous offrir quelque chose en attendant ?

Alex hésite.

— Un verre d'eau ou de sirop, un café... À 9 h, il est un peu tôt pour la bière !

Le jeune homme opte pour un café et s'installe sur l'un des tabourets, déposant ses affaires sur celui d'à côté. L'endroit est on ne peut plus calme : seul le ronron du percolateur retentit dans le silence. Mais bientôt, des bruits de pas se font entendre, attirant son attention vers l'escalier qui se trouve à l'extrémité de la salle.

Une femme, la trentaine, s'approche et le salue.

— Julie Merlin, se présente-t-elle. Vous voulez connaître notre fonctionnement, c'est bien ça ?

Alex approuve tout en portant sa tasse de café à ses lèvres. Il est tout ouïe.

— Je vous fais visiter ? propose Julie quand Alex a fini son café. Vous aurez ainsi toutes les données en main.

Le jeune homme acquiesce et se lève en récupérant son sac pour la suivre, après un rapide tour d'horizon du rez-de-chaussée, dans l'escalier.

Il n'en a pas encore atteint la dernière marche qu'il est déjà subjugué. Si le premier niveau était lumineux, celui-ci est d'une clarté flamboyante, démultipliée par la verrière qui le surplombe. Tête levée, bouche entrouverte, Alex tourne sur lui-même. Sa guide l'observe, un demi-sourire aux lèvres, respectueuse de son silence. Elle est habituée à ce genre de réaction de la part des gens qui viennent ici pour la première fois. Pour l'avoir elle-même expérimentée, elle la reconnaît. Lui laisse le temps de s'étirer...

— C'est génial, souffle-t-il enfin avec le regard illuminé de celui qui revient de loin.

— Je trouve aussi, répond-elle simplement.

Près d'eux, installées sur une grande table, trois personnes sont au travail. Tout autour de l'espace, plusieurs petits bureaux sont organisés. Dans l'un d'eux, une femme fait les cent pas en parlant. Enfin, c'est ce qu'Alex déduit des mouvements de sa bouche et de ses mains puisqu'il ne l'entend pas : presque tout est vitré.

Plus loin, une salle de réunion équipée pour recevoir une demi-douzaine de personnes permet plus de discrétion si cela s'avère nécessaire. Le jeune homme ne jette qu'un regard rapide à l'intérieur : de toute façon, il travaille seul. Et il préfère les espaces ouverts.

— Si vous souhaitez vous installer, la première demi-journée est gratuite, annonce Julie. Le temps de voir si les lieux vous conviennent.

— Ils me conviennent, c'est sûr ! s'enthousiasme le jeune homme. Mais OK, c'est cool.

— Alors, je vous laisse choisir votre poste. Si vous avez besoin de moi, je serai là, dit-elle en désignant l'un des petits bureaux vitrés.

Tandis qu'elle s'éloigne, Alex fait un tour d'horizon pour déterminer quel endroit lui convient le mieux. Après un instant d'hésitation, il opte pour un fauteuil confortable (du moins, il en a l'air) situé près d'une baie vitrée, à côté d'un *pachira aquatica* d'un bon mètre cinquante de haut. Une assise moelleuse, de la verdure, de la lumière : que demander de plus ? Si le poste de travail idéal existait, sûr qu'il ressemblerait à celui-là.

Bon, il va poser son ordinateur sur ses genoux, et ça, ce n'est tout de même pas top, mais dans un premier temps, pour gérer ses mails et sa compta, cela suffira.

Maintenant qu'il est assis, le jeune homme prend le temps d'observer les autres personnes présentes. Un trentenaire au look de hipster, un jeune homme qui a l'air tout droit sorti d'un manga et qui ne cesse de faire un mouvement vif de la tête pour repousser sa mèche de cheveux sur le côté, une femme d'une quarantaine d'années qui fronce les sourcils. Pourquoi sont-ils là ? Que font-ils exactement ? Alex s'amuse à essayer de trouver leur métier, tout en sachant qu'il a toutes les chances de tomber à côté.

C'est l'un des plaisirs qui le mènent à fréquenter le plus de lieux publics possible : rencontrer des gens de tous horizons.

Lui-même suscite presque toujours la surprise lorsqu'il annonce qu'il est tatoueur. Les regards se posent sur son sac, peut-être à la recherche du matériel nécessaire pour cette activité. Comme s'il allait l'exercer en plein espace de

coworking ! Comme si ce métier, comme tous ceux qu'on exerce en free-lance, ne comportait pas toute une part de préparation, de communication et d'administratif, pour laquelle seuls un ordinateur et une connexion internet sont nécessaires.

Pendant deux heures, le jeune homme s'affaire à tous ces à-côtés, pas forcément passionnants, mais nécessaires. De temps en temps, son esprit s'évade. Quand une personne se lève, que ce soit pour se dégourdir les jambes, récupérer une feuille dans l'imprimante ou descendre chercher un café, il relève la tête et suit le mouvement des yeux. Il aime aussi observer les démarches.

Le personnage de manga avance à pas pressés, presque sautillants, comme si ses Converse étaient montées sur ressorts. Le hipster, malgré une carrure imposante (il doit approcher les deux mètres et a une carrure de rugbyman de troisième ligne), se déplace tout en légèreté, sans le moindre bruit. Quant à la femme qui parlait au téléphone à son arrivée, elle donne l'impression de vouloir enfoncer dans le sol ses Dr Martens bleu électrique.

L'autre n'a pas bougé depuis l'arrivée du jeune homme. Chaque fois que son regard glisse sur elle, ses sourcils sont froncés. Comment fait-elle pour rester concentrée aussi longtemps ? Alex est impressionné.

Lui, en tout cas, a besoin de faire une pause. Il ferme son ordinateur et le pose sur son fauteuil. Reste quelques secondes debout devant la baie vitrée à regarder la ville.

Tacko lui revient alors à l'esprit. Ou plutôt cette chose dont elle ne parle jamais, mais qu'elle doit sentir à chaque instant.

Il soupire et ses épaules s'affaissent. Mais les vibrations de son smartphone, contre sa cuisse, le ramènent à l'instant présent. Le nom de son prochain hôte s'affiche sur l'écran. Alex s'éloigne dans le couloir pour répondre, puis il change d'avis et se met à descendre l'escalier.

— Salut ! lance tout de suite son interlocuteur. Dis-moi, un projet perso sur une demi-journée, ça te branche ?

— Quel genre de projet perso ?

— Un serpent sur un bras.

— Ah ! Faut voir !

— T'es carrément partant, tu veux dire ! se marre l'autre.

— Tu sais que les reptiles, c'est mon kif, alors a priori, oui ! Maintenant, faut voir en détail.

— Je t'envoie le numéro de la fille et tu vois avec elle ?

— Vendu !

Quand il remet son téléphone dans sa poche, le jeune homme se sent à nouveau le cœur léger. Des pièces qui demandent une demi-journée de travail, il n'en a pas fait souvent, mais il aime ça. Ce côté course de fond, épreuve d'endurance. Pour le tatoueur comme pour le tatoué. Un lien se noue toujours dans ces cas-là. D'autant plus fort si le motif encre sur la peau est porteur de sens pour les deux.

Alors, un serpent... Alex sait déjà qu'il va l'accepter, ce projet.

Ce sera une façon d'honorer le *caamaba*, dont sa grand-mère lui a si souvent raconté l'histoire quand il était enfant. Ce serpent vivant dans l'eau, symbole de fertilité et de prospérité et détenteur du secret des routes de migration.

*Ça va déchirer !*

Pour passer son nouvel appel, Alex est sorti du bâtiment. Tout en parlant, il fait les cent pas sur le trottoir, du côté opposé de la rue. Instinctivement, son œil suit les lignes. Cherche la verrière. Mais celle-ci est invisible de l'extérieur. C'est un cadeau que ce lieu n'offre qu'à celles et ceux qui ont poussé sa porte et gravi son escalier. Une marque de connivence. Un secret partagé qui fait qu'on se sent un peu spécial. Membre d'une équipe.

Le dessin de serpent qu'il est en train d'imaginer et de préciser avec son interlocutrice, le jeune homme le visualise presque aussi sur la façade. Ce serait une œuvre d'une tout autre taille, mais...

*Ça aurait une sacrée gueule !*

Malgré lui (sans aucune décision consciente de sa part, en tout cas), d'autres motifs s'invitent dans son esprit, recouvrant les murs. Ce lieu l'appelle, lui parle. Lui demande de le faire sien. Son intuition lui dit que cette visite n'est que la première d'une longue série.

— Je t'envoie un projet dans la semaine, lance-t-il pour conclure la conversation.

— Génial ! J'attends avec impatience ! répond sa future cliente.

De retour à l'intérieur, avant de se mettre au travail, le jeune homme se dirige vers le bar au rez-de-chaussée.

— Je peux avoir un café ? demande-t-il en s'installant sur l'un des tabourets.

— Bien sûr. Tout de suite.

Et sans plus tarder, l'homme qui l'a déjà servi à son arrivée se met en devoir de préparer sa boisson. Alex en profite pour observer les lieux. Une personne s'active de l'autre côté d'une paroi vitrée qui se trouve derrière le bar

et qui le sépare manifestement d'une cuisine. En hauteur, une ardoise est accrochée. Elle présente différents plats.

— On peut aussi manger ? s'étonne-t-il.

— Oui. À partir de midi.

— Et c'est réservé aux gens qui travaillent ici ?

— Ah non, pas du tout. C'est ouvert à tout le monde.

Plus il en apprend sur cet endroit, plus le jeune homme est conquis.

— C'est la responsable que j'ai vue tout à l'heure qui a imaginé ce lieu ? demande-t-il.

— Oui, en grande partie. En fait, ils étaient deux à l'origine. Et puis, son associé a quitté le projet et c'est moi qui l'ai remplacé. Je suis son père. Je m'appelle Philippe.

— Ah, mais c'est pour ça ! s'exclame Alex.

— Pour ça quoi ?

— Le nom ! Philippe et Julie, Philie !

— Exactement. Vous êtes un rapide, vous !

Le jeune homme s'étonne.

— Ah bon ?

— Oui. Jusqu'à présent, personne n'avait tilté aussi vite.

— Et Station ? C'est pour quoi ?

— Parce que c'est un lieu de rencontre, où des gens se croisent. Des gens de tous types.

— Ceux qui réussissent et ceux qui ne sont rien, vous voulez dire ?

— Ah non, ça, ce n'est pas le style de la maison ! On est tous quelqu'un ici. Parfois un peu cassé, un peu abîmé, mais bien vivant. Et puis, réussir, ça veut dire quoi, à votre avis ?

Alex sourit. Il a déjà eu un coup de cœur pour l'endroit. Maintenant, c'est Philippe qui le séduit. Enfin, son discours.

— Oh, pour moi, c'est simple : être heureux. Le reste...

L'homme en face de lui hoche la tête.



— On est d'accord. L'argent, le statut social...  
Finalement, qu'est-ce que ça apporte ?

— J'en sais rien ! rit le jeune homme. Je suis tatoueur.  
Je n'ai pas beaucoup de l'un et pas du tout de l'autre.

— Tatoueur ? s'étonne Philippe. Mais...

— Oui, je sais, je ne suis pas votre client type.

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Juste... ça  
ne se voit pas. Enfin, je veux dire : vous n'êtes pas tatoué.

Alex ne répond pas. Le regard rieur, il se contente de  
relever un peu ses manches, puis de tirer sur le col de son  
tee-shirt, dévoilant des bras et un torse couverts de motifs  
colorés.

— OK ! lance l'homme derrière le bar. Je n'ai rien dit !  
Mais du coup, qu'est-ce que tu viens faire ici ? Je veux  
dire... T'as un salon quelque part, non ?

Le tutoiement s'est glissé de façon tellement naturelle  
dans sa bouche que Philippe ne s'en rend même pas  
compte. Le jeune homme, en face de lui, ne relève pas. Il  
préfère ça. Alors, c'est de la même manière qu'il répond  
pour expliquer son mode de fonctionnement.

— T'es itinérant, quoi. Je ne savais pas que ça existait  
comme concept.

— Je ne suis pas sûr que ça existe vraiment, en fait ! Je  
veux dire... Je n'en connais pas d'autres.

— Là, tu fais de l'administratif, finalement.

— Oui. Mais pas que. Je dessine aussi. D'ailleurs, fait-  
il en se levant de son tabouret, il faut que j'y retourne, là.  
J'ai un projet perso à préparer.

De retour à l'étage, Alex s'installe cette fois sur la  
grande table. Le hipster a disparu. Il a dû quitter les lieux  
pendant que le jeune homme s'était absenté. La femme en  
face de laquelle il s'installe ne lui jette même pas un regard.  
Cela lui convient. Il n'est pas là pour discuter. D'ailleurs, il  
s'équipe aussitôt de son casque et démarre sa tablette.

Deux heures plus tard, c'est avec une satisfaction non  
dissimulée qu'il observe le dessin qu'il vient de réaliser. Sur

son écran s'affiche un reptile aux couleurs de l'arc-en-ciel, doté d'ailes de papillon qui vont se déployer autour du bras de sa cliente. C'est ce qu'elle lui a demandé et lui-même s'y voit déjà. Cette œuvre va être l'une de ses préférées, c'est sûr !

— T'es graphiste ? entend-il alors qu'il baisse son casque autour de son cou.

C'est le personnage de manga, debout en train de ranger ses affaires, qui vient de parler.

— Non, tatoueur.

L'autre a une moue appréciative.

— Eh ben, je sais pas comment tu manies ta machine, mais en tout cas, en dessin, t'assures grave !

— Merci. Tu dessines aussi ?

— Ouais. Je fais de l'illustration. Pour enfants.

Tout en parlant, son interlocuteur s'empare de son smartphone. Après quelques manipulations, il lui montre un écran rempli d'images : son fil Instagram.

Des graphistes ou des illustrateurs, Alex en a souvent croisé dans les espaces de coworking. Alors, il n'est pas surpris. Enfin, tout de même, si, un peu : en l'occurrence, il y a comme un décalage entre le look manga de son voisin et le caractère naïf rempli de couleurs pastels de ce qu'il voit.

— C'est pour les tout-petits, précise l'autre. Je me suis lancé là-dedans quand mon fils est né. Il a un an.

Tout en discutant, les deux jeunes hommes se dirigent vers l'escalier qui mène au rez-de-chaussée. Une question brûle la langue d'Alex. Il n'est pas sûr qu'elle soit bien reçue, mais il finit quand même par la poser.

— T'as quel âge ?

— 22 ans, sourit l'autre, pas dupe de ce qui se cache derrière cette interrogation. Depuis mes 10 ans, je rêvais de devenir papa. Et j'ai eu la chance de rencontrer une fille à qui ça ne faisait pas peur.

— Et qu'est-ce qui s'est passé, quand t'avais 10 ans, pour que t'aies cette envie, d'un coup ?

— Mon meilleur pote a eu un petit frère. Lui, ça le saoulait, mais moi, j'adorais m'occuper de lui. Lui donner le biberon, tout ça... Même le changer !

— Ah oui, quand même !

Alex n'en revient pas. Et en même temps, il se traite intérieurement de tous les noms. Comme s'il était représentatif ! Ce n'est pas parce que lui se tient à distance respectueuse (pour ne pas dire conséquente) de tout être humain prépubère que tous les hommes de sa génération doivent faire de même.

*Il vaut mieux pas, en fait ! Sinon, les jours de la race humaine pourraient bien être comptés...*

— Je m'appelle Maxime, lance tout à coup son interlocuteur.

— Et moi Alex.

Un moment de flou s'invite dans la conversation lorsqu'ils atteignent le bas de l'escalier. Comme une envie de continuer l'échange. Mais un père de famille comme Maxime a sans doute des obligations dont le jeune tatoueur n'a même pas idée. Pourtant, il se lance.

— T'as déjà mangé ici ?

— Ouais.

— C'est bon ?

— Ouais, c'est cool.

— Et... T'as le temps, là ?

Le jeune homme éclate de rire.

— J'allais justement te poser la question ! Allez, viens, on va passer commande.

Au comptoir, il y a déjà plusieurs personnes qui attendent. Maxime prend sa place à la queue et attend patiemment.

— On s'installe à une table pour manger, intervient Alex. On ne prend pas à emporter.

— Non, mais il faut commander là. Après, on se met à une table et on attend d'être appelé pour venir chercher son plateau.

Sûrement une technique pour limiter la quantité de personnel. Car derrière le comptoir, c'est toujours le même homme qui officie. Manifestement, il note les commandes sur une tablette. La personne en cuisine doit avoir le même matériel et recevoir les informations en temps réel. Ensuite, les plateaux sont déposés sur un passe-plat, avec un post-it portant le prénom de la personne qui a passé commande.

Le côté Starbucks chiffonne un peu Alex. Mais bon, le lieu parfait ne peut pas exister et c'est le tout premier défaut qu'il trouve à celui-ci. Alors, il relativise.

— Une quiche courgette chèvre avec des crudités, annonce-t-il lorsque son tour arrive. Et une pression.

— Blanche ? Blonde ? Ambrée ?

— Ambrée.

— C'est noté !

En attendant que leurs plateaux soient prêts, les deux jeunes hommes s'installent à l'une des tables et reprennent leur conversation.

— C'est la première fois que tu viens ici ? demande Maxime.

— Oui. Et toi ?

— Oh, moi, je suis devenu un habitué. Depuis l'ouverture, je viens en général deux jours par semaine. C'est entre chez moi et chez la nounou, c'est pratique. Et j'aime bien Philippe. Il me fait penser à mon père. C'était le même genre de mec. Enfin, il était plus jeune, mais...

— Était ? Il est mort ?

— Oui. L'année de mes 15 ans.

Le jeune homme hausse les épaules en regardant ailleurs. Derrière cette apparente légèreté, Alex sent une blessure encore ouverte. Le sujet est sensible. Et comme lui-même n'a aucune envie d'évoquer son propre père, il se dépêche de changer de sujet.

— Sa fille a l'air cool, aussi.

Son vis-à-vis se met à rire.

— Ouais. Mais pour le coup, elle n'a rien à voir avec ma sœur ! C'est une vraie créative. Avec des tas d'idées pour faire vivre le reste du bâtiment.

— Le reste du bâtiment ?

— Oui, les deux ailes. Pour l'instant, elles sont inoccupées.

Et comme il a eu l'occasion de les visiter, Maxime se met en devoir d'expliquer à quoi ces espaces ressemblent. Jusqu'à ce que leurs prénoms résonnent dans la salle.

— Ah, c'est pour nous ! lance-t-il en se levant. Reste, je vais chercher le plateau.

Alex ne se fait pas prier. Ce n'est pas qu'il soit parano, mais tout de même : il préfère ne pas trop s'éloigner de son matériel.

Finalement, après avoir clôturé leur repas par un café, les deux jeunes hommes remontent ensemble à l'espace de coworking. Maxime s'installe à nouveau à la grande table, tandis que Julie vient à la rencontre d'Alex.

— Vous restez avec nous ? demande-t-elle en souriant.

— Oui. Je suis convaincu.

— Très bien. On va vous faire un dossier, alors.

Dès sa présentation, le jeune homme lui avait spécifié qu'il était a priori intéressé par une formule d'abonnement semi-ouvert. Pas de régularité dans les jours de la semaine, ni même de nombre minimum de journées dans le mois, mais il fréquenterait quand même le lieu de manière assidue.

— Le pack dix journées devrait vous convenir, avait conclu Julie.

C'était aussi son opinion. Alors, c'est là-dessus qu'ils partent.

— L'accès est possible de 9 h à 18 h, lui rappelle Julie.

— Ça me convient très bien. J'avoue que les lieux ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ça me laisse perplexe. J'ai aucune envie de venir bosser la nuit !

— Et vous avez bien raison ! En tout cas, ici, on n'aura jamais ce genre de fonctionnement. C'est un parti pris. Les horaires à rallonge, j'ai connu. Mon père aussi. Tout ça, c'est fini. Il faut profiter de la vie tant qu'elle est là.

Alex approuve d'un hochement de tête. Même s'il adore son travail, il n'y consacrerait jamais l'intégralité de ses journées. Mais l'expression de Julie vient toucher un point sensible chez lui. Un point que la grosseur apparue dans la bouche de Tacko a déjà plus que réveillé. Le rappel que la vie peut s'arrêter d'un coup, sans préavis. Une prise de conscience qu'il a eue beaucoup trop tôt dans son existence et qui le nourrit autant qu'elle le détruit.

Dans la salle d'attente de l'hôpital, bondée, Alex reste debout au côté de sa grand-mère. Enfin, ils vont savoir de quelle nature est ce qui se trouve dans la bouche de Tacko et qui continue à grossir, il en est sûr. Sinon, elle ne refuserait pas qu'il regarde.

Le jeune homme s'attend à tout, même et surtout au pire. Mais pour l'instant, la seule chose qui a une importance, c'est cela : savoir. Parce qu'il n'y a rien de plus pénible et frustrant que l'incertitude. Une fois qu'on sait, qu'on connaît la nature de l'ennemi, on peut agir. Oui, l'ennemi, parce que c'est bel et bien déjà comme cela qu'il identifie la chose. Elle s'est immiscée entre sa grand-mère et lui. Déjà, elle les éloigne l'un de l'autre. Ils n'en ont pas la même vision. Pas le même ressenti, évidemment : pour lui, elle est étrangère, alors que pour Tacko, elle fait partie d'elle-même. Deux vécus irréconciliables.

— Madame Niane ?

À l'appel de son nom, la vieille femme se redresse et se lève. Serrant son sac contre elle, elle s'avance d'un pas assuré vers le médecin, indifférente aux regards qui la suivent, comme à son petit-fils qui lui a emboîté le pas. Hiératique, comme toujours. À cet instant, une bouffée d'admiration et de fierté s'empare d'Alex. À moins qu'il ne s'agisse d'amour, tout simplement. Le jeune homme ne sait plus très bien. En lui, tout se mélange. Il est sur des charbons ardents.

— Comment vous sentez-vous ? demande le médecin dès qu'ils sont assis.

— Bien, répond Tacko.

— Vous avez noté une évolution depuis l'intervention ?

La vieille femme hésite. Elle est bien consciente du fait qu'il vaut mieux dire la vérité. Toute la vérité. Elle n'est pas dans un tribunal, mais il se pourrait bien que ce soit tout comme. Qu'un juge, quelque part, se prépare à émettre un verdict. À vrai dire, elle y est prête. Le seul problème, c'est qu'Alex est là, à ses côtés, avec toute l'indignation et la fragilité de sa jeunesse. Et lui n'est pas prêt du tout.

— Oui, finit-elle par lâcher.

— Mais encore ? l'encourage le médecin. Un changement de taille ? De texture ?

— Les deux.

Et comme elle ne fait pas mine de vouloir apporter plus de précisions, l'homme se lève.

— Venez. Je vais vous ausculter.

Sur sa chaise, Alex fait son possible pour paraître calme, mais il n'arrive pas à imposer l'immobilité à son pied droit : ce dernier tressaute sans arrêt. Même ses paupières s'y mettent. Alors, tandis qu'il se retrouve seul devant le bureau, il ferme les yeux. Se force à expirer lentement. Baisse la tête pour détendre sa nuque.

*Ça va aller... Tu peux le faire. Tu peux encaisser... Jusquelà, ça va... Pas d'affolement.*

Derrière lui, la voix du docteur est douce, presque hypnotique.

— Ouvrez la bouche... Bien... Je vais toucher. Levez une main si cela vous fait mal... Bien... Tirez votre langue...

Son examen a l'air de ne plus vouloir finir. Le jeune homme se force à penser à autre chose : le lendemain, il va retrouver Maxime à Philie Station. Ce dernier voudrait se faire tatouer l'un de ses dessins ; ils doivent en parler. Alex n'a pas l'habitude de travailler de cette façon, mais après tout, pourquoi pas ? Si c'est possible sur le plan technique...

Le retour du médecin à son bureau le ramène tout à coup à l'instant présent.



L'homme le regarde.

— La tumeur a grossi depuis la biopsie, mais pas énormément.

Le cœur du jeune homme rate un battement. Tumeur. C'est la première fois que le mot est utilisé. Alors, certes, une tumeur peut être bénigne, mais...

— Il s'agit d'un cancer, continue le praticien. De la mandibule. L'os de la mâchoire, si vous préférez, précisez-il en regardant cette fois Tacko.

Comme la vieille femme ne réagit pas, il continue.

— Nous avons discuté du traitement en RCP et...

— RCP ? l'interrompt Alex.

— Réunion de concertation pluridisciplinaire. Nous nous retrouvons à plusieurs spécialistes pour déterminer quel est le meilleur traitement possible selon les caractéristiques de la tumeur.

En l'occurrence, il va s'agir d'une radiothérapie associée à une chimiothérapie. Une séance de rayons par jour, cinq jours par semaine, pendant sept semaines. Une séance de chimio toutes les trois semaines, la première ayant lieu en même temps que la première séance de rayons. Il faut aussi procéder à un PET-scan pour préciser les contours de la tumeur et voir si elle ne s'est pas déjà propagée ailleurs. Enfin, ce n'est pas comme cela que le médecin le dit, mais c'est ce qu'Alex comprend. Cela dit, il n'a pas le temps de s'appesantir là-dessus : le praticien continue.

— On va vous faire faire un masque. Qui va nous permettre d'être sûrs de viser au bon endroit. Je vais vous montrer.

Tournant l'un de ses écrans vers eux, l'homme démarre une vidéo sur son ordinateur. On y voit une plaque blanche thermoformée sur le visage d'une personne allongée sur le plateau d'une machine. Des points de fixation, répartis autour de la tête et jusqu'aux

épaules permettent de s'assurer que le malade est bien en place.

— Pour que l'alignement soit parfait, on va vous tatouer un point au milieu de la poitrine. Rassurez-vous, ce sera très discret.

Cette fois, Alex ne peut pas retenir un sourire. Comme si c'était un problème, les tatouages non discrets ! Instinctivement, il remonte ses manches, découvrant ses bras, mais le médecin regarde ailleurs. En fait, il fixe Tacko. Peut-être qu'en voyant ses propres tatouages, des deux côtés de sa bouche, il réalise le ridicule de sa précision. En tout cas, il continue à détailler le protocole qui va être suivi. Déroule une liste d'effets secondaires longue comme le bras, que ni la grand-mère ni le petit-fils ne vont retenir.

*Putain, mais ça va la guérir, tout ça, ou juste la rendre vraiment malade ?*

D'ailleurs, de l'évolution possible de ce cancer, il n'a pas du tout été question jusque-là. Alors, dès que le docteur fait une pause dans sa litanie, le jeune homme lance sa question.

— Quelles sont les chances de guérison ?

L'homme en face d'eux se carre dans son siège et pose ses mains croisées sur le bureau.

— À cinq ans, on peut tabler sur soixante pour cent de rémission.

Soixante pour cent. De rémission. Alex cligne des yeux. Son cœur s'affole. Une chance sur deux. À peine plus. De conserver l'épée de Damoclès au-dessus de la tête. Ses poumons se rétrécissent sous le coup de l'annonce.

Et Tacko qui ne dit toujours rien. Qui ne bouge pas un cil...

Le jeune homme se tourne vers elle, frappé de nouveau par l'impression de solidité qui se dégage de son corps fluët.

— Nous avons bon espoir, reprend le médecin.

*Comme si c'était suffisant d'espérer...*

Tout en parlant, l'homme imprime des feuilles, sur lesquelles il appose sa signature après leur avoir jeté un vague regard. Lorsqu'il a fini, il s'empare de la liasse de papiers et la taque sèchement sur le bureau avant de déposer les feuilles une à une devant la vieille dame et son petit-fils.

Ordonnances pour les prises de sang (il faudra vérifier le taux de globules blancs avant chaque chimio), pour le PET scan, pour le bain de bouche, pour la crème à appliquer sur la peau (qui va être brûlée par les rayons), liste de rendez-vous... Les informations s'accablent. À chacune d'elles, Tacko hoche la tête. Si elle était seule avec Alex, elle claquerait de la langue, mais elle a bien compris que cette façon de faire n'était pas bien reçue en France. Prise pour une marque de mépris ou de dédain.

Certaines choses, dans ce pays, lui seront toujours étrangères. À commencer par cette façon qu'a l'homme en face d'elle de lui administrer une avalanche de renseignements dont elle n'a que faire. Qu'il utilise ses connaissances ! Qu'il fasse son travail, puisque c'est ainsi que les choses se passent ici. Et qu'il lui épargne les détails. Elle n'a pas besoin de savoir tout cela. Il y a longtemps qu'elle s'est remise entre les mains du destin. Ses ancêtres l'attendent, de toute façon. Elle sait qu'ils l'accueilleront comme il se doit. Tout est bien. Elle est sereine.

Alex, de son côté, se sent comme embarqué dans le tambour d'une machine à laver. Tourneboulé. Incapable de maîtriser quoi que ce soit. Sans rien à quoi se raccrocher. Emporté par une vague qui semble ne jamais rejoindre le rivage.

C'est en apnée qu'il écoute le médecin.

— Voilà, vous avez tout, conclut ce dernier, reposant ses mains croisées sur le bureau après leur avoir remis la dernière feuille. Vous avez des questions ?

— Non, répond placidement Tacko.

Alex ouvre la bouche, mais ne sait pas par où commencer. Trop d'interrogations se bousculent dans sa tête. Il finit par la secouer de droite à gauche.

— Bien ! lance le docteur avec enthousiasme. Alors, nous nous revoyons demain, pour le masque.

Le temps de passer au secrétariat pour régler les dernières formalités, le jeune homme prend le bras de sa grand-mère et la conduit dans le dédale de couloirs qui mènent à la sortie de l'hôpital. Tacko se laisse faire, ce qui finit par étonner Alex. Il l'observe du coin de l'œil. A-t-elle compris tout ce que le médecin leur a dit ? Elle en est capable, c'est sûr, mais... Son absence de réaction est déroutante.

Une fois à l'extérieur, emporté par son élan, c'est sans y penser qu'il l'entraîne vers le métro. Ses actes se succèdent de façon automatique. À croire qu'une entité extérieure a pris le contrôle de son cerveau après l'avoir totalement débranché. Mis en route un circuit parallèle pour éviter le black-out total.

Ce n'est qu'une fois de retour dans l'appartement, après avoir refermé la porte derrière lui, que le jeune homme reprend le contrôle. Enfin... Qu'il retrouve le bouillonnement d'émotions qui l'a saisi à l'annonce du verdict. Parce qu'en fait de contrôle, il ne maîtrise absolument rien.

Debout devant la table du salon, il regarde sans le voir le tas de feuilles qu'il vient de poser dessus. L'image du masque qu'il a vu en vidéo lui transperce la rétine. Mélange de vision d'androïde et de masque de samourai. Se représenter le visage de sa grand-mère recouvert de ce genre d'artefact relève de l'hallucination ou de la magie noire.

Levant les yeux, il réalise que Tacko s'est assise en face de lui.

— Fais voir, dit-elle en tendant une main vers les feuilles.

Et tandis qu'il reste debout à la fixer en silence, elle étudie les différents documents.

— Il y a une prise de sang à faire aujourd'hui, lance-t-elle tout à coup.

— Aujourd'hui ?

Repassant en mode automatique, le jeune homme fait le tour de la table pour regarder l'ordonnance, puis ouvre l'application Doctolib sur son smartphone. En quelques minutes, il a trouvé un laboratoire avec des créneaux disponibles et pris rendez-vous.

— On repart tout de suite, lance-t-il en vérifiant l'heure sur son écran.

Tacko se lève et remet ses chaussures (elle les quitte toujours en rentrant : elle préfère marcher pieds nus). Un demi-sourire étire ses lèvres : elle est heureuse de voir qu'Alex a retrouvé son fonctionnement habituel. Avec lui, tous les problèmes se résolvent grâce à cet appareil qui ne quitte pratiquement jamais la poche arrière de son jean. Quelle que soit la question qu'il se pose, l'information qu'il cherche ou l'achat qu'il veut faire, c'est son téléphone qui lui donne la réponse.

Quand il se couche, il le pose à côté de lui. Lorsqu'il se réveille, son premier geste est de l'allumer. À se demander s'il est encore capable de respirer sans !

Mais bon, le principal, c'est qu'il n'ait plus cet air perdu qu'il affichait depuis la sortie de l'hôpital.

Tacko sait ce qui anime son petit-fils. Ou plutôt, ce qui l'a éteint. C'est la peur. Derrière son silence, elle a parfaitement compris le message du médecin. Ce qu'elle a est grave. Le traitement qu'on lui propose, ou plutôt qu'on lui impose, va peut-être la guérir. Peut-être pas. Rien n'est moins sûr, en fait. Soixante pour cent, elle sait ce que cela

veut dire : une personne sur deux, à peine plus. Ce qui est certain, en revanche, c'est qu'il va y avoir des effets secondaires. Combien ? De quelle intensité ? Impossible de le savoir.

— Chaque cas est unique, a dit le docteur d'un ton désolé.

Une posture, sans doute. Ou une habitude. Qu'est-ce que cela peut lui faire, à lui, qu'elle tombe du mauvais côté de la statistique ? Qu'elle cumule tous les inconvénients ? Que la vie de Tacko se poursuive ou s'arrête, cela ne va rien changer à celle du médecin. Un malade chasse l'autre. Ce ne sont pas les patients qui manquent. En revanche, pour Alex, c'est une autre histoire...

Lui qui a déjà vu mourir sa mère, comment va-t-il pouvoir faire face à la disparition de celle qui l'a remplacée ?

Il a besoin de temps. Pour assimiler la menace. Pour prendre des forces. Alors, ce traitement, la vieille dame va s'y plier, sinon avec empressement, du moins avec bonne volonté. Pour laisser à son petit-fils le temps d'appivoiser l'inacceptable.

Ce soir-là, dans son lit, Alex ne trouve pas le sommeil. Toutes ses pensées sont tournées vers Tacko. Il se rappelle la toute première fois où il l'a vue. Il vivait encore avec sa mère dans le foyer dans lequel celle-ci avait trouvé refuge après avoir quitté l'appartement familial. Pendant quelques jours, ils avaient dû se serrer à trois dans la petite chambre qui leur avait été attribuée.

Ce dont le jeune homme se souvient, c'est de ce regard profond qui a paru le happer tout entier. De la fascination immédiate qu'il a éprouvée pour ces tatouages qui entouraient la bouche de sa grand-mère. Alors, l'évidence le frappe.

*C'est pour ça que je suis devenu tatoueur, en fait. Pour être celui qui marque les gens de cette façon indélébile.*

Dès le lendemain de son arrivée en France, Tacko s'était occupée de lui. Comment s'était-elle débrouillée, dans ce pays qu'elle découvrait? Impossible de se le rappeler. Alex sait juste que la confiance entre eux deux a été instantanée. Si sa mère avait demandé à cette femme inconnue de venir le garder, c'était qu'elle savait qu'il serait en sécurité avec elle. Pas comme avec son père. Alors, il l'avait adoptée avec empressement.

Avec l'arrivée de sa Pati, l'univers de l'enfant s'était totalement éclairci. Embrassé d'amour. Il avait même découvert avec délectation les éclats de rire de sa mère. Jusque-là, en tout cas aussi loin que ses souvenirs remontaient, Sira ne s'était jamais laissée aller qu'à pouffer sans bruit. Comme si elle n'avait pas le droit de faire plus. Comme si rire n'était pas pour elle. Un plaisir inaccessible.



Et puis, il y avait eu le déménagement. L'installation dans un appartement rien que pour eux trois. Le début d'une nouvelle vie. Un bonheur de chaque instant.

Sira partait très tôt pour travailler. Elle revenait plusieurs fois dans la journée, pendant ses coupures. Ne rentrait pour de bon que tard le soir, bien après le coucher de son fils. Alors, aux extrémités du jour, c'était Tacko qui occupait toute la place. Elle le réveillait le matin, préparait son petit déjeuner et supervisait ses préparatifs sans y participer. Dès le premier jour, elle l'avait considéré comme un petit être humain autonome qu'il suffisait d'accompagner. Ensuite, elle l'amenait à l'école. Le midi, c'était Sira qui venait l'y chercher, pour qu'ils puissent déjeuner tous les trois. En fin de journée, elle était là de nouveau, mais le repas du soir se prenait le plus souvent sans elle.

Les fins de semaine n'étaient pas si différentes. Bien sûr, il n'y avait pas l'école. Mais Sira travaillait tout autant, si ce n'est plus, pour bénéficier d'un meilleur salaire. Malgré tout, elle consacrait tout son temps libre à son fils. Pour le petit garçon qu'il était alors, c'était une vie rêvée.

Une vie qui n'allait pas durer...

Alex tourne et retourne dans son lit. Il y a des choses dont il ne veut pas se souvenir. Le passé est le passé. À quoi bon revenir dessus ? Il y a mieux à faire. Penser à l'avenir, par exemple ! Sa prochaine résidence<sup>2</sup> s'annonce bien. La plupart de ses flashes ont été adoptés. Et puis, il y a ce projet perso de serpent. Rien que de repenser au dessin qui a été validé par sa future tatouée, il sent l'enthousiasme le gagner. Ce sera sa plus belle réalisation.

La suite, en revanche, est plus floue. Il est en contact avec plusieurs autres tatoueurs pour aller en guest chez eux, mais rien n'a été formellement décidé. Des personnes qu'il a déjà tatouées espèrent le voir revenir pour lui

---

<sup>2</sup> Autre mot pour « guest » : période de travail dans le salon d'un autre tatoueur.

confier d'autres projets, mais elles sont un peu éparpillées dans la région et se déplacer pour un seul flash, ce n'est pas forcément une bonne idée.

*Et Pati ? Comment elle va faire si je la laisse seule ?*

Tacko est certainement tout à fait capable de se débrouiller, mais à la perspective de s'éloigner d'elle dans ces circonstances troublées, le jeune homme sent son cœur se serrer. Il veut être à ses côtés. L'accompagner sur ce chemin qui promet d'être épineux.

Finalement, penser à l'avenir n'est pas plus rassurant.

Alex soupire. Pour l'instant, sa grand-mère va bien. Elle mange plus lentement, mais elle ne souffre pas. Et ils sont toujours tous les deux. Se focaliser sur cette pensée lui permet enfin de s'endormir.

Le lendemain, on ne l'autorise pas à accompagner Tacko là où son masque va être réalisé. Alors, il prend son mal en patience en salle d'attente. Utilise ce temps sans objet pour surfer sur les réseaux sociaux, regarder les dernières productions de ses confrères. Se laisse happer par la beauté ou la force de certaines d'entre elles. Se nourrit de leur créativité débordante.

Ainsi, l'attente est plus douce, plus légère. Tant et si bien que l'arrivée de sa grand-mère finit par le surprendre.

Debout devant lui, un sac poubelle à la main, Tacko attend qu'il se lève, ce qu'il fait aussitôt, enfournant son smartphone dans la poche arrière de son jean.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-il dès qu'ils ont quitté la pièce, avec un geste du menton en direction du sac.

— Le masque.

— Mais... Pourquoi ils te l'ont donné ? Ils ne le gardent pas ?

— Je dois l'apporter au PET scan.

Le jeune homme est surpris. Il se représentait cet objet comme du matériel sensible qui ne devrait pas quitter

l'hôpital. Et voilà qu'on le leur confie. Dans un sac poubelle, en plus... Évidemment, c'est une question de volume : le masque est encombrant. Mais symboliquement, ce n'est tout de même pas terrible. Le visage de sa grand-mère, même thermoformé dans du plastique blanc, mériterait mieux.

— Après les premiers rayons, il restera là, ajoute Tacko.

En attendant, heureusement que le métro n'est pas bondé, parce que le truc est vraiment encombrant !

Une fois chez elle, la vieille femme se débarrasse de ses chaussures et emporte le sac dans sa chambre. Elle aurait pu le laisser sur la table du salon, mais il aurait pris toute la place. Au sens propre, mais aussi au sens figuré. Dans sa chambre, il sera à l'abri des regards. Enfin, ceux d'Alex. Ceux qui comptent, quoi.

Quelque chose qu'on ne voit pas n'existe pas vraiment. Ou en tout cas, s'impose moins. Ce sera plus facile pour le jeune homme.

Du moins, elle l'espère.

Alex a choisi de passer à Philie Station sa dernière journée à Lyon avant de partir en guest. Il ne part pas bien longtemps, pourtant (une petite semaine), mais il ne se voyait pas attendre son retour pour y retourner. Depuis qu'il l'a découvert, cet endroit lui tient à cœur. Tous les contacts qu'il y a noués ont été positifs. D'une certaine manière, il y est chez lui.

*C'est fou, la vitesse à laquelle tout ça s'est fait !*

Parfois, il y a des évidences qui ne s'expliquent pas. Des connexions qui se font en une fraction de seconde et qui prennent une place prépondérante dans notre vie. Quelque chose de l'ordre du coup de foudre, même si cela n'a rien à voir avec une relation romantique. Juste une histoire de niveau d'énergie équivalent. De vibrations sur un même plan.

Dès son entrée dans le bâtiment, il interpelle Philippe.

— Eh ben, t'es pas derrière ton bar, aujourd'hui ?!

Qu'est-ce qui se passe ?

L'homme est en effet assis dans l'un des fauteuils installés devant l'un des murs verts. Pour ainsi dire à l'opposé de sa place habituelle.

— Je profite du calme. Pour tout te dire, c'est mon endroit préféré.

Le jeune homme se laisse tomber dans le fauteuil voisin. C'est la première fois qu'il s'installe à cet endroit.

— C'est vrai qu'on est bien installé, ici. Et qu'on a une vue sympa sur la salle.

— Tu trouves aussi ? Je me demandais si ce n'était pas une idée que je me faisais ! rit Philippe.

— Non, je suis d'accord. Manque juste un petit café pour vraiment profiter.

— OK, j'ai compris !

Alex rit à son tour en le regardant se lever et se diriger vers le bar.

*On dirait qu'il boite...*

Cette impression se confirme lorsque Philippe revient avec un plateau sur lequel il a posé deux cafés. Sans sucre. Il connaît les goûts de ses habitués et le jeune homme en fait désormais partie.

Ce dernier remarque aussi qu'il a une drôle de façon de tenir le plateau. Fermement par le bord de la main droite, la gauche étant en appui dessous.

— Tu t'es fait mal quelque part ? demande Alex en s'emparant de sa tasse.

— Non. Pourquoi tu me demandes ça ?

— Ta façon de marcher. J'avais l'impression qu'il y avait un truc.

— Ah...

Alex voit bien que son interlocuteur est gêné. Qu'il hésite. Mais finalement, il prend une grande inspiration, se redresse et se tourne vers lui.

— Il y a un truc, oui, mais ce n'est pas à cause d'une blessure. Enfin... Si on veut. J'ai fait un AVC.

Le jeune homme hausse les sourcils.

— Un AVC ?

— Un accident vasculaire cérébral. Une hémorragie dans le cerveau, quoi. Ça m'a laissé des séquelles. Mon bras et ma jambe gauches ne fonctionnent pas tout à fait normalement. J'ai aussi des problèmes de mémoire et de concentration. C'est pour ça que j'écris tout quand quelqu'un passe commande. Et que je ne fais pas le service à table.

— T'aurais dû me le dire, je serais allé boire mon café au bar, comme d'habitude.

Philippe hausse les épaules.

— Une fois de temps en temps, ça va. Et puis, c'est un bon exercice pour moi. Mais c'est vrai que ça me stresse. Je ne pourrais pas faire ça devant plein de monde.

Alex hoche la tête en sirotant son café. Il se rappelle sa réaction quand Maxime lui avait expliqué qu'il fallait aller commander au bar et revenir pour chercher son plateau. Cette pratique lui avait déplu. Maintenant, elle prend tout son sens.

Philippe reprend la parole.

— J'aime pas en parler non plus. En fait... T'es le premier à qui je le dis ici.

— Je suis content que tu l'aies fait, répond le jeune homme, touché. Merci.

— Pas de quoi. Je préférerais quand même que tu le gardes pour toi. C'est con, je sais, mais...

— Pas de problème. Tu peux compter sur moi. Mais... En quoi ça consiste, exactement, un AVC ? Je veux dire : comment ça s'est passé ?

Au fur et à mesure des explications de Philippe, et surtout du récit de son séjour en centre de rééducation, l'image de Tacko s'impose dans l'esprit d'Alex. Elle en est un peu au moment d'entrer dans un tel endroit : au début d'un processus qui promet d'être long et difficile. Pour atteindre... Quoi, exactement ? On ne le sait pas. Il pousse un long soupir.

— Je t'ai cassé le moral, on dirait, s'excuse son interlocuteur.

— Non, c'est pas ça. C'est juste que... Même si ça n'a rien à voir, tout ce que tu viens de me raconter m'a fait penser à ma grand-mère.

Cette fois, c'est à son tour d'expliquer ce qui se passe. Même si pour l'instant, il n'y a objectivement pas grand-chose à dire.

— Elle a rapporté ce foutu masque à la maison. Mais s'il n'était pas là, on pourrait croire que tout va bien. Que rien ne va se passer.

— Ne te prends pas trop la tête. On ne sait jamais ce qui peut arriver. Dans un sens comme dans l'autre. Je suis bien placé pour le savoir.

Alex s'agace.

— Ouais, je sais, l'instant présent, tout ça... Tu sais quoi ? Ça me saoule, tous ces discours !

— Je comprends. Il y a des choses qu'on n'a pas envie d'entendre quand ce n'est pas le bon moment.

— Parce que tu crois vraiment qu'il y a de bons moments pour ces conneries ?

— Il y a de bons et de mauvais moments pour tout.

La voix de Philippe est douce. Il sent la colère du jeune homme qui se trouve à ses côtés. Elle lui est tellement familière ! Enfin, était. Depuis qu'il est ici, à Lyon, qu'il a changé de vie, grâce à sa fille, elle n'est plus qu'un souvenir. Mais un souvenir d'une clarté et d'une vivacité absolue. Il en ressent le fourmillement dans ses muscles. La flamboyance dans son cerveau. Il sait qu'elle peut être nécessaire.

— C'est normal d'être en colère, tu sais.

Alex se fige, le regard planté dans le sien.

— Mais je suis pas en colère !

— Oh si... T'es en colère parce que tu trouves que c'est injuste. Parce que tu ne comprends pas ce qui passe. Parce que t'as peur, aussi.

C'est plus que le jeune homme ne peut en supporter. Il se lève d'un bond et se met à faire les cent pas dans la pièce.

À suivre...